

Milgram travesti

Charlotte LACOSTE

Laboratoire MoDyCo, Paris X Nanterre, France
charlotte.lacoste@yahoo.fr

Résumé. L'expérience de Milgram sert aujourd'hui de caution scientifique aux tenants de la mauveté naturelle de l'espèce humaine : l'homme s'abstient de brutaliser son prochain tant que la société l'en empêche, mais dès qu'elle lève les interdits, le nazi en lui reprend le dessus et c'est le meurtre généralisé. En nous appuyant sur une lecture précise de *Soumission à l'autorité*, dans lequel Stanley Milgram présente les résultats de ses expériences et expose ses propres analyses, nous tâcherons de mesurer l'écart entre les thèses qui sont les siennes et l'exploitation qui en est faite.

Mots-clés. Bourreaux, Torture, Désobéissance, Banalité du mal.

Abstract. Milgram's experiment serves nowadays as scientific pledge to demonstrate the inborn badness of mankind: human beings refrains from of ill-treating others as long as society forbids it, but as soon as prohibitions are raised, the nazi in them surges up, and makes a slaughter. The present paper, on the basis of a close reading of *Obedience to Authority*, in which Stanley Milgram presents the results of his experiments and expounds his own analysis, purports to measure the gap between his thesis and the ideological uses to which it has been put.

Keywords. Executioners, Torture, Disobedience, Banality of Evil

1 Introduction

Derrière le fragile vernis de sa culture, l'être humain dissimule des pulsions destructrices prêtes à se donner libre cours sitôt qu'on lui en donne l'occasion : voilà ce qu'aurait démontré Stanley Milgram, célèbre psychosociologue américain à la très fameuse expérience duquel on se réfère invariablement de nos jours pour prouver que tout homme ordinaire est un bourreau en puissance et que « nombre d'entre nous sommes en fait tout disposés à devenir des génocidaires ou à leur servir d'acolytes »¹. Ce qui revient à faire dire à Milgram l'exact contraire de ce qu'il a dit et établi. Mais la manœuvre a ses avantages : elle permet d'escamoter la dimension politique de son propos.

Stanley Milgram s'est lui-même inquiété de cette dérive interprétative, et tout particulièrement du tour qu'elle a pris en France. Il s'attendait, dit-il dans la préface à la deuxième édition française de *Soumission à l'autorité*², à ce que des distorsions apparaissent lorsque la presse s'emparerait du sujet – « tout ouvrage scientifique est sélectivement déformé au cours du processus de vulgarisation » (12). Mais il n'aurait tout de même pas imaginé, ajoute-t-il, qu'un article (français) rende compte de ses expériences sous le titre : « Êtes-vous capable de torturer votre prochain ? » (11)³. Mus par un tropisme dont on n'a pas fini de constater les ravages, les vulgarisateurs sont en effet passés à côté du sujet, et le public leur a emboîté le pas, trop content de voir confirmés ses propres préjugés. On savait depuis longtemps que l'homme était né pour le mal, toute l'histoire le prouve, mais voilà qu'à présent la science elle-même le démontre : « Les génocides du passé, l'actualité des prisons irakiennes et les expériences de psychologie sociale révèlent qu'il est aisé de transformer un individu ordinaire en tortionnaire. »⁴ On tient tellement à être des monstres, que l'on se jette sans discernement sur tout ce qui pourrait accréditer cette thèse ; on guette la faille, on épie la faiblesse humaine, on attend que l'homme trébuche, que le quidam assassine pour pouvoir s'exclamer : je vous avais bien dit que l'homme ne valait rien.

¹ « Whatever upset follows facing the truth, we must eventually face up to the fact that so many of us are, in fact, available to be genociders or their assistants. » (Charny 1982 : 16, je traduis).

² Stanley Milgram, *Soumission à l'autorité. Un point de vue expérimental*, traduit de l'anglais par Emy Molinié, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Liberté de l'esprit », 1974.

³ C'est là l'ancêtre de tous les titres d'articles aujourd'hui consacrés à la question de la torture en démocratie : « Des tortionnaires comme vous et moi » (*Books*, n° 5, mai 2009), « 70% de la population accepterait de torturer autrui » (*Futura-Sciences*, cf. http://www.futura-sciences.com/fr/news/t/homme/d/70-de-la-population-accepterait-de-torturer-autrui_17745/, consulté le 15/07/09), etc.

⁴ « Deux visages de l'humanité », article de Michel Eltchaninoff et Martin Legros dans *Philosophie magazine*, n° 12, septembre 2007, p. 40.

Or de fait, l'écart entre l'interprétation que Milgram a donnée du résultat de ses expériences et la leçon que les observateurs inattentifs prétendent aujourd'hui en tirer est d'ampleur comparable à celui qui oppose Arendt et son *Eichmann à Jérusalem* à la vulgate contemporaine sur « la banalité du mal ». Une relecture détaillée de *Soumission à l'autorité* nous permettra de constater que les mésinterprétations de l'un et l'autre textes vont dans le même sens : la philosophe aurait fait l'hypothèse d'un mal radical inhérent à la nature humaine, le chercheur confirmerait *scientifiquement* ce mauvais présage.

2 L'expérience de Milgram

Entre 1960 et 1963, la population de New Haven (Connecticut) est conviée à participer à une série d'expériences sur la mémoire au laboratoire de psychologie de l'université de Yale. À leur arrivée, on explique aux sélectionnés que l'étude porte sur les effets de la punition dans le processus d'apprentissage : un « élève » doit mémoriser une liste de mots ; toutes les erreurs qu'il commettra seront sanctionnées par des décharges électriques infligées par un « moniteur », le tout sous l'œil vigilant d'un « expérimentateur ».

C'est un leurre. L'étude porte en fait sur la notion d'obéissance, et le sujet testé l'est à son insu : il s'agit du « moniteur », chargé de punir l'« élève » (un complice qui n'éprouve aucune douleur) chaque fois que celui-ci se trompe dans ses réponses, en augmentant progressivement le niveau des décharges. Il dispose pour cela d'une rangée de trente manettes dont les étiquettes indiquent qu'elles vont de 15 à 450 volts et portent des mentions allant de « CHOC LEGER » à « ATTENTION : CHOC DANGEREUX ». À 75 volts, l'« élève » gémit ; à 120 volts, il formule ses plaintes en phrases distinctes ; à 150 volts, ses protestations s'amplifient et il supplie qu'on le libère ; à 285 volts, il pousse un cri d'agonie. Nonobstant, le « moniteur » est prié par l'« expérimentateur » de poursuivre l'expérience jusqu'à 450 volts.

On fera d'abord observer qu'en mettant au point un tel dispositif expérimental, Milgram entendait travailler non sur une supposée inclination de l'humain au mal, mais sur la manière dont un individu s'y prend pour concilier les impératifs de l'autorité avec la voix de sa conscience. Le principal présupposé du chercheur, que l'expérience viendra d'ailleurs confirmer, c'est que l'homme n'est tarauté par aucune animosité existentielle et qu'il existe au contraire en lui des « dispositions profondément enracinées qui le portent à ne pas faire souffrir autrui » (61). Sans quoi il n'y aurait pas conflit entre l'ordre immoral à exécuter et l'impératif moral qui en inhibe l'exécution, et l'expérience n'aurait pas lieu d'être car elle manquerait son objet – qui est proprement le passage, sous la pression de l'autorité *et à l'issue d'un conflit moral* dont le mode résolution est tout ce qui intéresse Milgram, de ce qu'il appelle l'« état autonome » à l'« état agentique » (167). Conscient que la loi morale ne peut pas grand-chose contre la voix de l'autorité, fût-elle malveillante, il cherche à découvrir les facteurs qui favorisent la soumission afin de déterminer les conditions propices au refus de l'obéissance. Milgram ne pose pas le problème de l'agressivité naturelle, mais celui de la docilité artificielle qui porte un individu, au terme d'un conflit douloureux entre deux formes d'exigence morale (car refuser d'obtempérer constitue aussi une forme de transgression), à se départir de son autonomie de jugement. Son étude porte donc moins sur « la banalité du mal » que sur la possibilité d'une résistance morale à cet état d'abdication de la faculté de juger, dans la mesure où « la banalité du mal » au sens où Arendt l'entend, c'est précisément quand ce conflit moral n'a pas lieu ; c'est quand l'ordre prescrit est exécuté sans que se tienne l'examen intérieur auquel la conscience humaine *ordinaire* procède en pareil cas.

Afin de tirer le meilleur profit des analyses de Milgram, on se montrera attentif aux différences qui existent entre les dispositifs expérimentaux mis au point à Yale et une chambre de torture en temps de guerre. Outre que l'on est sans doute encore moins préparé à résister à une équipe d'universitaires qui vous demandent de coopérer tout en affirmant que l'expérience est inoffensive qu'à une autorité militaire qui vous enjoint de torturer à mort un prisonnier, on remarquera que la question posée par le chercheur n'est pas : « combien de temps une recrue conditionnée par la violence et par la peur résiste-t-elle à l'injonction de chefs militaires qui lui ordonnent de torturer un terroriste présumé ? » mais, plus justement : « comment un individu se comporte-t-il quand une autorité scientifique lui demande d'agir, pour les progrès de la science, contre un tiers venu *de son plein gré* participer à une expérience incluant la possibilité d'être violenté ? » – ce qui, sans légitimer cette violence, place l'« élève » dans une position qui n'a pas grand-chose à voir avec celle d'un prisonnier de guerre.

Enfin, on gardera à l'esprit que la soumission à l'autorité est présentée par Milgram comme un problème avant tout politique. Les atrocités commises par les nazis ont guidé son travail d'investigation, mais surtout ses expériences sont contemporaines de la guerre d'Algérie et le livre qui les résume a été rédigé en pleine guerre du Vietnam. On ne saurait comprendre la démarche du chercheur sans évoquer le contexte historique et politique dans lequel elle s'insère, or il est rare qu'il soit évoqué. Et de même, on a tendance à oublier qu'en travaillant sur le niveau de seuil à partir duquel les individus refusent d'exécuter les actions prescrites, Milgram a pour premier objectif de préparer ses contemporains à *résister* à cette démission de la raison et de la volonté que régulièrement leurs gouvernants exigent d'eux. Ce qui suppose aussi de les amener à réfléchir sur la forme de gouvernement

auquel ils reconnaissent une légitimité, étant entendu qu'un « gouvernement autoritarier peut être remplacé par un régime démocratique, mais dans un cas comme dans l'autre, l'autorité ne saurait être éliminée tant que la société continuera sous la forme que nous lui connaissons. » (221) Ce n'est décidément pas ce Milgram-là qui intéresse ceux qui aujourd'hui le convoquent à tout bout de champ.

3 Ce que nous enseigne l'expérience de Milgram

La première grande leçon délivrée par cette série d'expériences, c'est que l'homme n'est pas un loup pour l'homme. La plupart des sujets testés manifestent la plus grande répugnance pour ce qu'on leur ordonne de faire. Tendus, nerveux, ceux qui s'exécutent malgré le dégoût que cela leur inspire n'y prennent aucun plaisir, et c'est bien pourquoi ces expériences nous renseignent sur la force *contraignante* de l'autorité, l'objectif étant de comprendre à quelles conditions des individus *réticents à infliger une douleur à autrui* obtempèrent *quand même* quand on leur demande de s'exécuter.

Cette réticence à violenter autrui alors même qu'on en a reçu l'ordre légitime est prouvée par la totalité des expériences menées. Ainsi, plus la douleur qu'il inflige est manifeste et indubitable, plus le « moniteur » a tendance à interrompre l'expérience tôt. Alors que dans l'expérience 1, où l'« élève » se trouve dans une autre pièce et tambourine à 300 volts sur la cloison pour protester sans que l'on entende sa voix, 65% des individus testés ont obéi jusqu'au bout, dans l'expérience 4, qui requiert de la part du « moniteur » un contact physique avec l'« élève » puisqu'il doit le contraindre à poser sa main sur une plaque d'où proviennent les décharges, 70% des individus ont refusé d'obéir à l'expérimentateur. Et lorsque, dans l'expérience 7, celui-ci s'absente après avoir expliqué la consigne, le pourcentage de sujets obéissants tombe à 20,5%.

Difficile cependant, à l'issue des dix premières séries de tests, d'expliquer le taux d'obéissance, plus élevé que ce à quoi on aurait pu s'attendre. L'expérience ne donnerait-elle pas aux individus testés, malgré la répugnance qu'elle semble leur inspirer, l'occasion d'exprimer leurs instincts profondément agressifs en apportant la justification du cadre institutionnel ? Milgram fait droit à ce point de vue :

« Selon cette théorie, si une personne se trouve dans une situation de domination entière par rapport à une autre, avec licence de la punir à sa guise, tout ce qui est sadique et bestial au fond de l'homme remonte à la surface. Le désir de faire souffrir l'élève serait donc imputable aux tendances agressives qui font partie du système de motivations de l'individu ; en leur fournissant la caution sociale d'un tel traitement, l'expérience leur permettrait de s'exprimer pleinement. » (93)

L'expérience 11 infirme cette théorie. En effet, pour peu que l'on autorise les « moniteurs » à choisir eux-mêmes le niveau de choc, soit à faire souffrir l'« élève » à leur guise, on constate que seul un individu (sur quarante) mène l'expérience jusqu'à 450 volts (et un autre jusqu'à 375 volts), que 28 l'interrompent au premier signal de détresse de l'« élève », et que les 10 suivants s'arrêtent dès qu'il commence à émettre des protestations énergiques. La conclusion de Milgram est sans ambiguïté : « à une très forte majorité, les sujets ont administré les chocs les plus faibles quand ils ont eu la liberté d'en choisir le niveau. [...] Quelle que soit la raison qui pousse le sujet à administrer à la victime le choc le plus élevé, il faut la chercher ailleurs que dans la libération de ses pulsions agressives » (95). L'expérience 15 incite aux mêmes conclusions : cette fois, le « moniteur » est soumis aux ordres contradictoires de deux expérimentateurs, l'un lui ordonnant de continuer sa besogne et l'autre d'épargner le malheureux « élève ». Tous les sujets testés se sont arrêtés ; aucun n'a dépassé les 165 volts. Pas un « n'a "profité" des ordres pour continuer l'expérience ; à aucun instant, ses pulsions agressives n'ont tiré prétexte de la méthode punitive fournie par l'autorité malveillante pour se libérer. » (136) Enfin, preuve ultime de ce que la soumission à l'autorité n'est en aucun cas motivée par la tentation de faire souffrir autrui, la psychologue Nijole Kudirka a réalisé, à Yale également, une série d'expériences calquées sur celles de Milgram, à ce détail près qu'au lieu d'avoir à infliger la punition à une autre personne, les sujets étaient sommés de se l'infliger à eux-mêmes. Résultat : les individus testés se sont montrés tout aussi obéissants (9).

La thèse sur la potentialité de bourreau présente en chacun de nous se trouve donc contredite par les expériences menées à Yale et les conclusions que Milgram lui-même en tire, lui qui s'élève, dans *Soumission à l'autorité*, contre « l'interprétation courante typique de [son] expérience », qui voudrait que celle-ci ait permis d'exhumer la part de bestialité qui est en l'homme. « En effet, quand elle est décrite pour la première fois à des hommes et des femmes ordinaires, ils réagissent immédiatement en imputant ses résultats à l'argument de "la bête qui sort de l'homme", au sadisme, au désir pervers de faire souffrir, au déchaînement des forces mauvaises qui se dissimulent dans l'âme. » (206) L'instinct n'a rien à voir à l'affaire – Milgram d'ailleurs n'emploie guère le terme, si ce n'est pour évoquer « la répugnance instinctive à faire souffrir un innocent » (193-194) telle qu'il a pu l'observer au cours de ses expériences, elles-mêmes conçues comme une vaste réfutation « de la théorie selon laquelle les

pulsions agressives ou les instincts sadiques de l'homme se libèrent dès que l'ordre de faire souffrir autrui leur en donne l'occasion » (133).

Le second enseignement que l'on peut tirer de cette série d'expériences, c'est que l'individu soumis à une autorité qui lui ordonne d'infliger une souffrance à autrui *n'est pas plus enclin à obéir qu'à refuser d'obtempérer*. « Pour une personne qui accomplit un acte immoral au bénéfice de l'autorité, il en existe une autre qui refuse de se soumettre. » (14) Le public, et cela a navré Milgram, n'a eu d'yeux que pour les actes d'obéissance, qu'il a mal interprétés de surcroît. Mais « il existe un autre aspect de la question », qui a été systématiquement négligé : « l'individu qui refuse de se soumettre » (10). Ce que démontre pourtant cette série d'expériences, c'est la « capacité extrême de certains individus à résister à l'autorité en dépit de pressions extrêmes », puisque « aucune condition expérimentale n'eut lieu sans que quelques sujets au moins ne se soient rebellés contre l'expérimentateur. » (9-10) Or c'est « au rôle du *refus* dans le processus global de l'obéissance » que Milgram s'intéresse avant tout (214-215), c'est-à-dire à la désobéissance. Voyons ce qu'il nous apprend là-dessus.

C'est un fait : le sens moral est souvent moins contraignant que ne l'est l'impératif de mener à bien la tâche confiée par un supérieur hiérarchique, si bien que l'autorité légitime dispose d'une force de coercition qui ne passe pas par la contrainte physique. Toutefois le degré d'obéissance varie considérablement selon la manière dont l'expérience est menée, et c'est pourquoi Milgram a mis au point 19 dispositifs expérimentaux différents. Seule une prise en compte de la situation spécifique du sujet au sein de chacun de ces dispositifs peut nous renseigner sur les processus de mise au pas de l'individu et sur ses capacités de résistance. Or, ces variations « ont été pratiquement ignorées, ou tout au moins estimées de peu d'importance, par la grande presse » (12). Négliger le contexte permettait en effet de tirer des conclusions pessimistes sur l'espèce humaine en général, sans égard pour le fait que les actes d'un individu sont « le résultat de l'interaction de la personne et de son environnement » (12), et que les expériences de Milgram ont précisément pour objectif d'analyser les réactions de l'individu en fonction de pressions extérieures exercées sur lui dans des conditions spécifiques.

L'étude de chacune des expériences, rapportée aux 18 autres, nous apprend ainsi que le « rétrécissement du champ cognitif » favorise le passage à l'acte, ce qui va dans le sens des analyses d'Arendt et contredit ceux qui voudraient que l'on torture comme on jouerait Bach ou comme on lirait Kant. D'ailleurs, un autre enseignement important qu'auraient pu tirer de la lecture de Milgram ceux qui vont répétant que la culture n'est pas un obstacle à la barbarie (... mais une promesse de sophistication des supplices), c'est que le niveau d'études influe sur la capacité à résister à une autorité malveillante – une version que l'on n'a pas jugé bon de retenir non plus⁵.

« Tous nos sujets doivent faire l'objet d'une étude individuelle attentive » (63). Suivons ce conseil, et observons que dans le premier groupe examiné, un soudeur et un fraiseur ont été au bout de l'expérience, quand le professeur de théologie et l'ingénieur se sont arrêtés respectivement à 150 et 225 volts. *Idem* dans le deuxième groupe : alors que la jeune femme qui travaille à la faculté de médecine (et a passé son adolescence dans l'Allemagne de Hitler) s'arrête à 210 volts, ceux qui viennent de classes sociales plus défavorisées (un chômeur, un petit employé, des ménagères) ont plus de mal à refuser d'obéir et suivent plus scrupuleusement les instructions de l'expérimentateur. Ils se disent, comme Pascal Gino, employé à la Compagnie des Eaux qui monte jusqu'aux 450 volts réglementaires (et ce, en l'absence de l'expérimentateur) : « bon, c'est une expérience et les professeurs de Yale savent ce qu'ils font. S'ils pensent que c'est bien, ce n'est pas à moi de dire le contraire. Ils en savent plus que moi... » (114)

Ceux qui n'ont pas fait d'études comprennent aussi moins bien, après coup, les tenants et aboutissants de l'expérience. « Même après plusieurs mois, M. Gino ne semble jamais s'être posé la question de savoir s'il aurait pu ou non envisager de refuser d'obéir. » (113) M. Gino le dit lui-même : « tout dépend de la façon dont on a été élevé » ; lui a fait l'armée, donc il est habitué à s'exécuter quoi qu'on lui ordonne (114). Résultat : « Quand on a ouvert la porte, j'étais persuadé que ce monsieur était mort. Lorsque je l'ai vu, je lui ai dit : "Bravo, je suis bien content !" Mais ça ne m'aurait pas mis sens dessus dessous si on l'avait trouvé mort. Moi, j'avais fait ce qu'on m'avait dit de faire. » (114) Et quand il reçoit chez lui les résultats des expériences quelques mois plus tard, il dit à sa femme : « Ma foi, je crois que je m'en suis bien tiré. » (115)

Le niveau d'études qui dispense les armes et la confiance en soi nécessaire pour s'opposer à des ordres ineptes est une chose, la culture politique en est une autre, encore plus indispensable quand vient le temps de résister à une autorité malfaisante. La thèse du déferlement de nos instincts primitif se trouve ainsi réfutée, par Milgram, au profit d'une explication plus politique : « Le fait d'infliger une pénalisation douloureuse à la victime ne vient pas des pulsions destructrices des participants, mais de leur intégration dans une structure sociale dont ils sont incapables de se dégager. » (206)

⁵ Cela signifierait que pour garantir une meilleure capacité de résistance à l'autorité, *La Princesse de Clèves* est plus « utile » que les filières d'apprentissage précoce et autres formations professionnelles.

Stanley Milgram n'a pas feint de redécouvrir qu'un individu pouvait, sous la pression d'une autorité légitime, commettre des actes que sa raison condamne. Les génocides sont un exemple radical de ce passage à l'acte de milliers, voire de centaines de milliers d'individus, sous le commandement et l'étroite surveillance des autorités d'un pays. Mais « à un moindre degré, le phénomène se reproduit constamment : des citoyens ordinaires reçoivent l'ordre de tuer leurs semblables et ils l'exécutent puisqu'ils estiment que c'est leur devoir. » (18) La soumission est une condition d'intégration dans l'armée, ce qui suppose que le soldat soit le moins informé possible sur les finalités de son action. L'entraînement, dont le « but fondamental est d'abolir en lui toute trace d'individualité » (223), est à l'origine du « rétrécissement du champ cognitif » qui permet à la troupe de mener à bien la mission qu'on lui a confiée. Excepté pour ceux qui entretiennent le mythe du bourreau cultivé et clairvoyant, il n'y a rien là de bien surprenant.

Ce que Stanley Milgram découvre en revanche, c'est que le problème de la soumission à l'autorité n'est pas inéluctable pour qui n'en fait pas une caractéristique de la nature humaine et s'intéresse à la possibilité de la rébellion plutôt qu'à la fatalité de la soumission. Sa démarche est éducative. Afin de prévenir le passage à l'acte, le chercheur nous renseigne sur ce qui le rend possible : un cadre institutionnel propre à donner au sujet un sentiment d'obligation morale, la perception d'une autorité légitime et d'une idéologie justificatrice, le sentiment d'une libre adhésion initiale à l'entreprise menée et d'un engagement réfléchi vis-à-vis de la fonction endossée, l'extrême cohérence du système hiérarchique d'où émanent les ordres prescrits, et enfin l'« illusion complaisante » (198) par laquelle l'individu s'entretient dans une forme plus ou moins sévère et plus ou moins durable d'automystification qui lui permet d'ignorer sa part de responsabilité. Car de fait, moins la signification de son action apparaît clairement au sujet, moins il a de mal à la réaliser.

Une fois identifiés les contextes qui facilitent la neutralisation du sens moral, Milgram peut tenter de répondre à la question initiale – « quelle est la façon la plus efficace de renforcer la résistance à une autorité malveillante ? » (69) – qui ne demeure pas sans réponse.

Dans l'expérience 17, le sujet est entouré de deux autres « moniteurs » (complices de l'expérimentateur) qui se retirent de l'expérience à 210 volts, ce qui dans 90% des cas conduit le sujet testé à s'arrêter à son tour. 36 individus sur 40 ont ainsi refusé d'obéir à l'expérimentateur, contre 14 en l'absence de pression du groupe. Une solution se profile ici : avec l'expérience 17, Milgram apporte la preuve que « l'influence du groupe peut libérer l'individu de son assujettissement au contrôle de l'autorité et lui permettre d'agir en accord avec ses valeurs et ses critères personnels. » (146-147).

Les expériences de Milgram n'apportent donc pas la preuve métaphysique de l'existence du Mal, mais la « preuve formelle de l'existence de valeurs nobles propres à l'espèce humaine » (203) et, surtout, un début de réponse à un problème politique. Soucieux d'endiguer la possibilité de l'obéissance aveugle, le chercheur entend donner aux individus les moyens leur permettant, le moment venu, d'agir en conformité avec les « normes fondamentales de la morale » (22), c'est-à-dire de traduire leurs valeurs en actes. Les résultats prouvent que ces moyens sont à chercher du côté de l'action politique, et des formes d'organisation collectives qui seules la permettent. En effet, face à un pouvoir en place, l'individu solitaire a toutes les chances de demeurer « un velléitaire d'une totale inefficacité » (10). C'est là, dit Milgram, « un enseignement que tout groupe révolutionnaire se doit de retenir » : « la rébellion contre une autorité malveillante est plus aisément réalisée par l'action collective que par l'action individuelle. » (146) Et en prélude à cette prise de conscience de la nécessité d'une organisation politique, Milgram engage à une réflexion sur la désobéissance à partir des urgences de son temps, s'adressant en particulier à ceux qui sont « convaincus que les Américains, en particulier, refuseraient d'agir avec cruauté contre leurs semblables simplement pour obéir aux ordres de l'autorité. » (209) Milgram mène là une entreprise de responsabilisation par laquelle il tente d'amener ses contemporains, et notamment les plus jeunes, plus enclins à l'obéissance d'après lui (214), à percevoir le lien qu'il y a entre ce qu'ils condamnent moralement et ce dont ils se rendent eux-mêmes coupables. Car leur aveuglement est de la même nature que celui du soldat commettant des exactions : « Par son action directe, des hommes, des femmes, des enfants subissent l'angoisse et la mort, mais il ne voit aucun lien entre ces événements et lui. » (224) Cette contradiction entre les principes moraux dont le soldat se réclame et les sévices que néanmoins il inflige, Milgram tente de la rendre perceptible. De même qu'il entreprend de rendre visible le lien entre ce comportement contradictoire et celui de l'Amérique qui a justifié les massacres du Vietnam « par la nécessité de sauver le Monde libre » (217, note 1)⁶.

Ainsi Milgram en vient-il logiquement à mettre en cause les vrais coupables, à savoir les décideurs : ceux qui ordonnent et organisent le crime au plus niveau – en l'occurrence, pour le Vietnam, le Président des Etats-Unis (225). Car les ordres de destruction massive sont toujours le fruit d'une volonté politique qui projette,

⁶ La propagande menée en Amérique a été si efficace que, d'après une étude menée par Kelman et Lawrence en 1972 après le massacre de My Lai, 51% des Américains répondent qu'ils se seraient exécutés si on leur avait donné l'ordre de tuer tous les habitants, enfants compris, d'un village vietnamien (cf. Milgram 1974 : 229, note 1).

organise et, à l'issue « d'un processus d'endoctrinement relativement long » (218), déclenche les massacres. Sans sa légitimation au plus haut niveau, le crime n'aurait pas lieu⁷. Ces agissements meurtriers sont décidés et orchestrés par les hauts responsables d'un système au ventre encore fécond.

4 Conclusion

Dans la préface qu'il rédige cinq années après la sortie de son livre, la conclusion que Milgram tire de sa série d'expérience reste inchangée : « De même que l'autorité de l'opresseur n'est pas incarnée dans un seul individu, mais dans un système de relations complexes, de même la résistance à l'autorité malveillante doit être enracinée dans l'action collective si elle veut être véritablement efficace. » (10) L'union fait la force... Comment s'étonner de ce que le message politique de *Soumission à l'autorité* qui démontre le bien-fondé de l'action collective soit aujourd'hui phagocyté par une lecture essentialiste qui, spéculant sur la cruauté naturelle de l'espèce humaine, correspond tellement mieux au paradigme idéologique de notre temps ?

On a eu aussi vite fait d'oublier que Hannah Arendt avait exclu Eichmann de l'humanité « ordinaire » que l'on a fait de Milgram le découvreur du gène de la violence interpersonnelle. Ces mésinterprétations qui se cristallisent aujourd'hui autour du cliché du bourreau « homme ordinaire » rattrapé par sa seconde nature font système, et symptôme.

⁷ Contrairement à ce que l'administration Bush a voulu faire croire à l'époque, la décision d'employer des techniques coercitives à Guantanamo n'émane pas du personnel en place dans le centre : George W. Bush a déclaré en public que les Conventions de Genève ne protégeaient pas ces prisonniers-là. Les « interrogatoires coercitifs » ont reçu l'aval de Donald Rumsfeld, qui a incité à l'intensification des sévices infligés. Enfin le passage à l'acte a encore été facilité par le « memorandum sur la torture » de John Yoo, juriste du département de la Justice et Jay Bybee, juge fédéral, qui y démontraient que le Président pouvait ordonner l'usage de la torture sans crainte de responsabilité pénale et qu'en tout état de cause, la législation sur la torture n'interdisait ni les menaces de mort ni d'ailleurs les tortures physiques pourvu qu'elles n'entraînent pas de dégradation irréversible d'un organe ou la mort.